

XYZ. La revue de la nouvelle

Acceptée pour publication

Martine Delvaux



Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delvaux, M. (2002). Acceptée pour publication. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 10–12.

Acceptée pour publication

Martine Delvaux

Elle reçoit un message dans lequel on l'invite. Elle y songe, hésite, à la fois tentée et rebutée par l'offre, animée et découragée par la demande. Elle en a déjà fait l'expérience, ailleurs, avec d'autres. Elle a déjà essayé d'élaborer un scénario, d'enchaîner les mouvements, d'aligner les organes, et elle en connaît les dangers. Elle envisage de refuser, de se retirer, de dire non au voile de l'artifice, à l'usage de costumes et de masques qui dressent les contours de la honte. Elle voit déjà l'échec au bout de la course, l'inutilité de l'exercice, sa frigide facticité. Du sexe à numéro. Du sexe à clé.

Si elle choisissait d'entrer dans cette histoire, elle y trouverait un homme d'un certain âge qui se prépare à prendre, un peu contre son gré, une très jolie jeune femme un peu mal habillée, mal coiffée, un peu trop maquillée, à qui il enseignerait ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire, les bonnes manières. Il l'emmènerait dans un hôtel après l'avoir bien nourrie et abreuvée, et pendant qu'il signerait la fiche d'un nom qui n'est pas le sien, la jeune fille ouvrirait grand les yeux sur son avenir rapproché : papier peint délavé, tapis effiloché ; la saleté accumulée le long des plinthes lui donnerait envie d'éternuer. Ils monteraient l'escalier délabré jusqu'à l'étage supérieur, se presseraient furtivement le long du couloir jusqu'à ce qu'ils parviennent à la porte, celle qui leur serait destinée, celle derrière laquelle se dérouleraient leurs événements. Il ouvre, il ferme, la suite reste à déterminer.

Ils entrent dans la chambre, lui d'abord qui se place en retrait, tient la porte, la laisse passer et se diriger vers le lit où elle s'assoit délicatement, presse sous ses fesses le tissu léger de sa robe d'été. Elle le regarde, mi-inquiète, mi-amusée, comme un jeune animal. Il se maintient à l'écart, lui tend un sac à bout de bras. Elle l'ouvre, y trouve l'uniforme qu'il veut la voir enfiler, un trio de cuvette rouge, un bustier, une jupe au ras des fesses et des bottes qui montent jusqu'au cou, tout un ensemble de

règles, tout un lexique de la séduction. Il ne manque que le porte-jarretelles et les dessous de dentelle, mais il la veut nue, prête, ouverte, toujours offerte. Elle se déshabille rapidement et enfle l'apparat. Elle sent le caoutchouc lui coller à la peau, la couvrir d'une sueur tropicale, l'imprégner d'une odeur de brousse. « Installe-toi », lui dit-il fermement, petit homme tout à coup grand, tout à coup impérial. Elle s'éloigne de lui, fait le tour du lit, ses chevilles se déboîtant, perdant l'équilibre sur les talons aiguilles.

Comme une prostituée. Elle s'imprime dans le lit, genoux relevés, talons bien plantés dans le pilou élimé, délavé, effiloché, pendant qu'il l'observe depuis la porte, immobile, le souffle coupé. Il demande et elle accepte, se plie aux contraintes, ouvre grand les jambes, tient du bout des doigts ses lèvres écartées, révèle le trou, la petite langue. Elle reste ainsi un certain temps, à combattre le ridicule, jusqu'à ce qu'il s'approche enfin, gamin curieux de voir ce qu'il y a là, au creux du lit, entre les deux aiguilles. Elle reste étendue longtemps, à demi relevée, collée contre le mur, le corps découpé. Plus rien ne bouge sauf ses pieds, les talons aiguilles qu'elle s'amuse à faire basculer, jeux d'ombres entre ses cuisses translucides, transpercées. Il fait sombre dans la chambre, une noirceur accueillante pour ceux qui ont des choses à cacher. Les talons bien ancrés, les reins au creux des oreillers, elle bouge les pieds, trace sur le lit des motifs compliqués, des cercles qu'elle fend de lignes verticales, des carrés striés à l'horizontale, des diagonales. Il ne comprend pas, ne saisit rien, un peu idiot peut-être, un tout petit peu bête. « Viens », tente-t-elle d'une voix timide, vaguement exaspérée, alors qu'il reste debout à la regarder, les jambes contre le lit, la braguette tendue, son sexe dressé, son sexe gonflé.

Et tout à coup il se lance, s'avance sur le matelas, s'étend entre ses jambes, et pendant qu'il fond, qu'il fonce, elle soupire de satisfaction : ce sera bientôt terminé. Elle écarte les cuisses jusqu'à s'en déboîter les hanches, dans la première position d'une classe de danse. Il est prêt, elle le sent, il plonge dans l'entrée comme un dément.

Il la prend ainsi, tant bien que mal, le pantalon en boudin autour des fesses, sa chemise détrempée, pendant qu'elle l'écoute défiler une à une toute sa collection d'insanités, les mots lus et retenus qu'il lui lance pendant qu'il fouille, malaxe, triture, râpe la chair en de brèves caresses violentes. Elle reçoit le souffle de son haleine, mélange de vieux tabac et de café, observe la sueur couler doucement le long de ses tempes, se nicher dans les crevasses de son front, son visage déjà vieux déformé par l'effort, par l'intense souffrance de ne pas y arriver. Il persiste, se débat, pendant qu'elle cambre les reins, roule des hanches, se colle au plus près de lui pour qu'il la sente bien loin, pour qu'enfin il y arrive, pour qu'enfin lui viennent les soubresauts de la jouissance. Mais sa recherche est vaine, bientôt épuisée. Toujours étendu sur elle, leurs sexes confondus, il s'immobilise enfin, résigné. Tout y était, mais pourtant rien n'y fait.

Et quand il se relève, amer, déçu, elle se dit qu'elle l'avait bien pressenti, qu'elle savait au départ que cette histoire allait mal se terminer, qu'il lui en voudrait sûrement, comme si cette capacité à atteindre le ciel pouvait relever d'elle. Elle savait que cela ne paierait pas, qu'elle finirait par le regretter. Du sexe tout nu, tout cru, comme si on pouvait y arriver.

Elle le regarde se préparer, silencieusement, et puis sortir, sans rien lui dire. Elle troque la cuvette rouge contre la robe d'été. La porte s'est refermée. L'histoire est terminée.

Lui, c'est un éditeur. Elle, sa prostituée.